

11 Re

15 Centimes

DEUXIÈME ANNÉE. - N° 13

Samedi 14 Février 1914

+

Le Bonnet Rouge

LES ÉMINENCES GRISES



M. de Chambure, agent du Creusot.

(Dessin de BERDON.)

AUX RÉPUBLICAINS FRANÇAIS

Une atmosphère empoisonnée pèse sur le pays. Le peuple français a perdu confiance jusqu'en lui-même. La réaction reprend l'offensive et la République connaît de nouveau l'assaut des Calottes.

La raison ?

L'impuissance de la République à réaliser ses promesses.

La République a une excuse : si elle n'a pas réalisé toutes les espérances que le peuple avait mises en elle et tenu tous ses engagements, c'est que depuis sa naissance un mal terrible s'est abattu sur le monde : la folie des armements. Prise dans le tourbillon, la France a dû suivre, et l'on peut dire que le régime républicain nous a certainement empêché d'aller plus avant dans la démence. Mais l'heure est venue d'en finir.

Toute la richesse nationale ou presque tombe dans le gouffre sans fond du Budget de la guerre. De l'argent pour les réformes sociales, de l'argent pour assurer le développement et la prospérité intérieurs, il n'y en a pas. Plus rien ne marche. La France souffre et s'épuise. Un malaise général entrave l'activité du Commerce et de l'Industrie. Une crise est prochaine. Une débacle est probable.

La solution pour éviter la catastrophe ?...

La Paix, la Paix solidement et définitivement établie.

Le moyen pour assurer la paix du monde ?...

Le rapprochement franco-allemand.

Par peur de l'Allemagne, la France a fait la Triple-Entente.

Par peur de la Triple-Entente, l'Allemagne arme sans discontinuer.

Pour rétablir l'équilibre, la France, la Russie et l'Angleterre augmentent à mesure leurs armements.

Menacés par ces deux formidables étaux, tous les autres pays entrent dans la ronde infernale des armements.

Ainsi se prépare le plus formidable égorgement que le monde ait jamais connu.

La sagesse exige donc le rapprochement franco-allemand qui arrêtera les nations dans leur course à la mort et permettra de reporter sur des œuvres de vie une partie des sommes absorbées par la préparation à la guerre.

Qu'est-ce qui s'oppose à ce rapprochement ? L'antagonisme économique ? Le désir de la revanche ?

Il est prouvé que les intérêts économiques de la France et de l'Allemagne sont de plus en plus étroitement liés. Il est également prouvé que l'idée de revanche est repoussée par l'ensemble du peuple français et que les Alsaciens-Lorrains eux-mêmes la regardent comme une monstruosité.

Nous avons fait l'entente avec l'Angleterre et pourtant il n'y a pas douze ans l'Angleterre était pour les Français « l'ennemie héréditaire », « la perfide Albion » qu'il fallait abattre et réduire. Rappelez-vous : Le cri de Aoh Yès ! lancé comme un outrage aux démocrates soupçonnés de rêver un accord avec l'Angleterre... Le Canada... Facho-

da. Fachoda fut pour nous une injure plus grave qu'Agadir.

Nous avons oublié, en quelques mois l'opinion a été retournée, l'Entente cordiale s'est faite, et nul n'oserait soutenir que ce ne fût pas un grand bienfait.

Pourquoi l'oubli ne se ferait-il pas sur nos différends avec les Allemands ?

Il n'est pas possible que le souvenir de la guerre de 70-71 pèse éternellement sur la politique de la France. Ceux qui par leurs excitations entretiennent la discorde entre les deux pays sont des fous ou de misérables pêcheurs en eau trouble.

La paix est la condition essentielle du développement humain.

Rien dans l'ordre des réformes sociales et des grandes réalisations industrielles et commerciales ne se fera tant que la paix du monde ne sera pas assurée.

La paix du monde ne sera assurée que par le rapprochement franco-allemand.

CONCLUSION

La prochaine Chambre française doit avoir une majorité favorable au rapprochement franco-allemand.

Républicains qui ambitionnez une République grande et généreuse, démocrates qui rêvez de donner aux travailleurs une large part de bien être ; commerçants qui aspirez à travailler dans le calme et la sécurité du lendemain ; électeurs tout-puissants par la vertu du bulletin de vote, forcez les candidats à se prononcer sur la question et ne votez que pour ceux qui prendront l'engagement de réaliser cette grande œuvre de salut public.

LE BONNET ROUGE.

Ce texte est la reproduction d'une affiche que Le Bonnet Rouge fera apposer dans toute la France c'est le début d'une vaste campagne entreprise pour poser la question du rapprochement franco-allemand à l'occasion des élections prochaines. Les personnes ou les groupes qui s'intéressent à cette action voudront bien se mettre en rapport avec Le Bonnet Rouge.

HAUTS FOURNEAUX et ACIERIES DE CAEN

Les Actionnaires de la Société des Hauts Fourneaux et Acieries de Caen étaient convoqués, le 31 janvier, en assemblée générale extraordinaire en vue d'autoriser le Conseil d'Administration à augmenter son capital social, actuellement de 30 millions jusqu'à 50 millions.

Au préalable, une assemblée ordinaire convoquée extraordinairement a été tenue pour ratifier, notamment, divers accords concernant la vente des excédents de minerai ainsi que l'achat et le transport des charbons.

L'assemblée extraordinaire approuvant le programme qui a été présenté par le Conseil a décidé que le capital de la Société actuellement de 30 millions pourrait être porté en une ou plusieurs fois à 50 millions par la création de 80.000 actions nouvelles de 250 francs.

8, Bd DES ITALIENS
(ADRESSE PROVISOIRE)
TÉLÉPHONE : BERGÈRE 44-51
Secrétaire général :
EUGÈNE MERLE

REDACTEUR EN CHEF :
MIGUEL ALMEREYDA
Le "Bonnet Rouge" paraît tous les samedis

ABONNEMENTS :
France et Colonies :
Un An, 7 fr. 50. Six mois, 4 fr. 50
Union Postale :
Un An, 10 fr. Six mois, 5 fr. 50
Administrateur :
PAUL RAULT

LES ÉMINENCES GRISES

I. — M. DE CHAMBURE, AGENT DU CREUSOT

L'Eminence grise vit ignorée du grand public. Elle n'ambitionne pas la renommée. Elle la fuit même avec un soin minutieux.

On flatte le commun des mortels en associant son nom à quelque action retentissante ou simplement en appelant sur lui le jugement de l'opinion.

On désoblige l'Eminence grise en révélant son existence. Elle hait la publicité et l'indiscret est son mortel ennemi.

Notez que l'Eminence grise n'est pas modeste. Elle a, au contraire, à un très haut degré, le sentiment de son importance. A l'avènement du ministère Doumergue, j'ai entendu l'une d'elles, dans la tribune des rédacteurs parlementaires, murmurer assez haut pour qu'on l'entendît à l'entour : « Vous n'êtes pas de force... faudra être gentils avec nous, messieurs... faudra être gentils... » Et le sourire disait assez combien ces ministres gauches et indécis lui paraissaient petits.

L'Eminence grise se sait une force. Il lui arrive, d'ailleurs, d'en user à visage découvert pour le plaisir sadique d'attester sa puissance. Mais elle-même se défend contre de pareils mouvements. L'Eminence grise aime la paix et l'ombre. Le respect, l'admiration, l'envie dont une cour d'initiés l'entoure suffit à la satisfaction de sa vanité.

L'Eminence grise n'est pas toujours un être particulièrement doué sous le rapport de l'intelligence. Sa culture est souvent médiocre. Un sens particulier des affaires, une roublardise native, une « manière » innée ou acquise ont appelés sur elle l'attention des puissances d'argent. Les circonstances entrent du reste pour une large part dans sa fortune.

L'Eminence grise comporte plusieurs types. Attachée à la rédaction d'un grand journal, où elle n'écrit jamais une ligne, elle tend ses filets au travers de la Chambre et du Sénat comme une araignée tend sa toile à l'angle d'un plafond. Sa boutonnière est rouge. Chevalier ?... Oh !... Officier ?... Fi !... Commandeur ! simplement. Si elle n'est qu'Officier c'est qu'il est tout de même des scandales difficiles à affronter.

Les faméliques qu'oblige l'Eminence rabattront vers elle tous ceux qui ont une affaire ou qui peuvent être utiles à une affaire. On y viendra. L'Eminence est si serviable ! Et si puissante !... Elle a derrière elle les Assurances, les Compagnies de navigation, les Chambres de Commerce, etc.

Cet homme qu'on ne voit à la chambre qu'aux jours où se débattent de gros intérêts financiers et économiques, c'est une Eminence grise. Ancien attaché, le cabinet fut pour lui un cabinet d'affaires. Son ministre à terre, l'homme s'est retrouvé dans le rond de cuir d'une présidence de Conseil d'administration. L'Eminence passe, serre des mains, distribue des sourires et des clignements d'yeux entendus. Elle n'a pas besoin de parler. Sa présence seule rappelle aux parlementaires en tutelle qu'ils ont un devoir à remplir. Celle-là représente les compagnies de chemin de fer, le métro, la grosse métallurgie, d'autres choses encore.

Regardez vers cette agence d'informations... Mais oui ! une Eminence grise. Le public ne saura des événements intérieurs et extérieurs que ce que l'Eminence en voudra bien laisser dire.

Derrière ce journal, ce personnage effacé, ignoré, mystérieux ? Une Eminence grise. Celle-ci groupe derrière elle de telles puissances d'argent, elle dispose d'une capacité de scandale telle, elle est si bien armée sur les dirigeants passés, présents et à venir que c'est elle qui, à certaines heures, peut se vanter de diriger véritablement les destinées du pays.

Et ce trustee silencieux, tenant entre ses poings noueux les fils qui actionnent les grosses maisons de publicité financière, disposant des cinq ou six plus plus gros journaux français, y compris l'*Officiel* ; ce travailleur obstiné qui trace sur la carte des états des chiffres obscurs pour l'observateur non averti ?... Une Eminence grise encore. Aucune opération financière ne se fera si elle n'a son agrément — et les rois de l'or, les princes et les monarques du monde entier s'inclineront devant la volonté de l'Eminence.

Personnage d'envergure ou manœuvre, ordonnateur ou exécutif, intelligent ou médiocre, maître ou larbin, à une époque où les fortunes individuelles ne comptent plus, où le trust, le consortium, le syndicat sont comme des blocs où vient s'érouer la volonté des gouvernants les mieux intentionnés, l'Eminence grise est le

rouage secret sur lequel les hommes soucieux de donner à la démocratie les armes qui assureront sa libération, doivent diriger leurs investigations.

M. de Chambure est une Eminence grise. N'exagérons rien. M. de Chambure se classe dans la catégorie des exécutifs. Il n'aurait guère, d'ailleurs, le moyen de tenir un autre rôle. Il faut pour tenir l'emploi d'un Rénier un minimum d'intelligence qui fait défaut à M. de Chambure. Et pour jouer les Grosclaude un certain savoir-vivre est nécessaire.

Officiellement, pour le grand public, M. de Chambure est directeur de l'*Argus*, agence qui a pour but de tenir le monde de la presse de la politique et des arts, au courant de ce qui se dit sur lui dans les journaux. Officieusement, pour les journalistes (auxquels cet article n'apprendra rien), M. de Chambure représente la maison Schneider. N'allez pas croire que M. de Chambure place des canons ou des plaques blindées tel un vulgaire représentant de commerce. Quand je dis que M. de Chambure représente Schneider, cela signifie que M. de Chambure est chargé pour le compte du Creusot d'entretenir avec la presse des rapports de nature à empêcher celle-ci de se livrer à des indiscretions préjudiciables aux intérêts et aux plans de Schneider.

Tous les journaux, les journaux socialistes et syndicalistes exceptés, émargent chez M. de Chambure.

Tous les ans, M. de Chambure distribue à la presse des sommes considérables. Chaque journal est inscrit pour un chiffre en rapport avec son importance. Le... (ne mettons pas de noms, voulez-vous ?) touche 2.000 francs par an. Un autre est gratifié de la même somme par semaine. Un joli denier, n'est-il pas vrai ?... Faites un compte, un compte approximatif, réduisez-le de moitié pour être sûr de ne pas pêcher par exagération, divisez encore en deux si vous voulez : vous obtiendrez quand même un beau total. Vous pensez bien que le Creusot ne verse pas de pareilles sommes pour le seul plaisir d'être agréable à la presse française !

— Alors ?...

— Alors ?... Supposez une maison dont la fortune est attachée à la guerre, une maison fournissant à la France une partie de son matériel guerrier, une maison par conséquent pour qui la paix, une paix sûre et définitive, serait la fin des bénéfices colossaux qu'elle réalise ; supposez en outre une maison fournissant aux puissances étrangères atteintes de la folie des armements tout ou partie de leur matériel militaire. Quel est l'intérêt de cette maison ?... En premier lieu, empêcher que la presse entraîne l'opinion publique dans les voies du pacifisme et de la réconciliation générale. Plus la discorde sera vive, plus l'atmosphère sera troublée, plus les menaces de conflit s'accuseront, et plus la maison fera d'affaires. En second lieu, opérer sur les états étrangers qui contractent des emprunts en France, une pression suffisante pour que ces états, en échange de l'emprunt consenti, fassent à « l'industrie française », c'est-à-dire à la maison qui nous occupe, des commandes importantes d'armes de guerre.

— Ainsi, vous pensez que les cocoricos de nos grands journaux sont payés et que les manigances qui précèdent certains emprunts étrangers sont destinées à rabattre des clients vers le Creusot ?...

— Je vous ai donné deux chiffres. Multipliez-les par le nombre de petits et grands journaux existants. Faites la division que je vous ai indiquée. Supprimez du total la part de « l'anse du panier » qu'en domestique traditionnel M. de Chambure met dans sa poche, et voyez le total. Après quoi, tirez la conclusion vous-même !...

MIGUEL ALMEREYDA.

P.-S. A la suite d'un écho mettant en cause les auteurs de « l'Expérience du docteur Lorde », M. le docteur Berger est venu me trouver et m'a affirmé que son collaborateur et lui n'avaient entièrement le livre de M. Maurice Renard. M. Berger a reconnu que deux ou trois rencontres au cours du développement des deux ouvrages « Le docteur Lerne sous-Dieu » et « L'Expérience du docteur Lorde » pouvaient avoir entraîné ma conviction. De mon côté j'ai reconnu que les explications très nettes, très loyales et très complètes que M. Berger me donnait sur la façon dont son roman « l'Expérience du docteur Lorde » avait été conçu et réalisé me faisaient un devoir de rapporter notre accusation. J'ajoute que M. Maurice Renard, consulté, confirme ce jugement.

Il ne reste donc au *Bonnet Rouge* qu'à s'excuser auprès des deux romanciers (auteurs des « Têtes Baissées », ce beau livre au quel notre collaboratrice Séverine consacrait tout dernièrement un si élogieux article).

Pour clore définitivement l'incident, je me permets de signaler à MM. Cyril-Berger une vengeance élégante à mon endroit : l'envoi d'un article au *Bonnet Rouge* sur la hantise du plagiat.

M. A.

Sous Notre Bonnet



La Responsabilité de M. Barthou

Le jour où M. Barthou, alors Président du Conseil, faisait voter aux applaudissements de la Droite la loi de trois ans, il assumait une bien lourde responsabilité et peut-être le pays lui demandera-t-il, un jour, des comptes.

Depuis deux mois, la mortalité dans nos casernes s'accroît de façon effrayante. Chaque jour ce sont de nouvelles victimes qui succombent. Que de familles en deuil et que de tristesse dans les foyers de ces enfants de vingt ans qu'on a envoyés dans des casernes dont les locaux hâtivement construits étaient encore humides et dans lesquelles la place manquait pour installer sinon confortablement, du moins hygiéniquement ces malheureux soldats.

Les conséquences ne se sont point fait attendre. Que va-t-on faire maintenant ?



Notre belle armée A Corcieux, dans l'Est, sur la ligne bleue, campe un régiment d'infanterie.

Or, voici ce qui vient de se produire dans ce corps d'élite. Comme il faut envoyer à l'exercice le plus de monde possible et les meilleurs hommes, on a placé à l'infirmerie un soldat ne sachant ni lire ni écrire.

Le 1^{er} février, cet étrange infirmier devait donner à un malade un verre de sel de magnésie. Ignorant tout de la pharmacie, il se trompa et donna un verre de formol.

Le soldat ainsi traité faillit mourir. Il est maintenant à l'hôpital dans l'état le plus grave.

Les sanctions ? On a donné vingt jours de prison à l'infirmier irresponsable, mais personne n'a demandé compte au major de sa négligence criminelle.

Ces messieurs auraient tort de se gêner.



La grande campagne de Maison Rouge On distribue abondamment les numéros du *Matin* contenant les articles « sensationnels » publiés contre l'Impôt

sur le Revenu. Les numéros sont expédiés sous bandes numérotées, avec l'article leader encadré au crayon bleu. Chaque numéro porte cette mention : « Offert par la Ligue contre l'impôt sur le revenu et l'inquisition fiscale, 27, rue de Chateaudun ».

On assure que cette campagne, n'a rien rapporté au *Matin*.



Choses de Bulgarie Un de nos amis qui revient de Sofia nous apporte de graves nouvelles que la grande presse d'information ignore pour de multiples raisons. La censure et la publicité ont passé par là.

Donc la Bulgarie est en pleine révolution ; émeutes de paysans qui réclament le remboursement de leur bétail réquisitionné, razzie ou perdu ; révoltes de soldats contre leurs officiers et leurs chefs qui s'efforcent d'imposer le respect de la discipline à des barbares gorgés de sang, de viol et de rapine.

Deux généraux, plusieurs officiers, le chef de la police, ont été massacrés à Sofia par les soldats mutinés ; les paysans assiègent le palais et les ministères ; la police et la troupe tirent sur la foule qui crie vengeance pour les victimes.

Le roi Ferdinand n'ose plus sortir, et s'enferme dans son palais qui est barricadé.

Le gouvernement a rappelé les officiers en congé non pour mobi-

liser ses troupes, comme on l'a cru, mais pour tenir tête au peuple et aux soldats révoltés.

Les chancelleries connaissent la situation qui est des plus critiques.

Et la grande presse ne souffle mot de ces événements...

...parce que la Bulgarie négocie un emprunt sur la place de Paris.



L'embarras de M. Delcassé Voilà donc le petit grand homme revenu dans nos murs.

Ses amis lui ont fait un retour... de Russie. Et tous les partis attendent les uns avec curiosité, les autres avec impatience la décision de l'ancien président de la gauche radicale. Que va-t-il faire ? Quelle attitude observera-t-il à l'égard des groupes de gauche réorganisés et de la Fédération des gauches ? Jusqu'ici M. Delcassé qui fait de la politique très modérée dans son département, passait à Paris pour radical et figurait sous cette étiquette dans tous les ministères de gauche.

Il lui va falloir opter ? Adhérera-t-il à la rue de Valois, à la rue de la Rochefoucauld, à la rue de Rivoli ou au groupe Thompson Dariac ?

Un des collaborateurs de M. Delcassé a bien voulu nous renseigner sur les intentions de son patron.

M. Delcassé est et reste jusqu'à nouvel ordre « en congé ». Il est et reste jusqu'à nouvel ordre membre de la gauche radicale qui subsistera jusqu'à la fin de la législature.

Après les élections il verra.

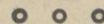
Voilà comment se comporte un homme d'Etat — petit à la vérité.



Le général Rouvier Le général Rouvier, chef de cabinet de M. Noulens, a la réputation d'être républicain. Le malheur est que ses actes sont d'un parfait réactionnaire. Sous le ministère Millerand, le général Rouvier fut victime de la haine du R. P. de Castelnau, qui le débarqua de la direction de l'infanterie. Mais M. Rouvier s'est amendé et est rentré en grâce.



Le général Rouvier est engagé dans plusieurs affaires qui ne tarderont pas à tourner au scandale. C'est d'abord la direction des troupes coloniales, véritable pandémonium de toutes les anarchies et de tous les abus. La confection des tableaux d'avancement de cette arme fut des plus laborieuses. Il y eut des scènes très vives au ministère, entre MM. Noulens, Rouvier, Humbert, Martinie, soit qu'il s'agit d'introduire des candidats, soit qu'il s'agit d'en retirer. M. Rouvier a voulu contenter tout le monde, mais n'a fait qu'aggraver le gâchis où se débat la direction des troupes coloniales.



L'affaire Toussaint est encore plus épineuse. M. Toussaint, directeur du service de santé, a eu l'ingénieuse idée de vendre en librairie les règlements de médecine militaire. Ce procédé inédit de se créer des revenus a soulevé l'émotion du monde médical. M. le général Rouvier est bien embarrassé pour présenter un rapport au ministre. Le docteur Toussaint est fort. Il est appuyé par le sénateur Humbert. Le ministre a promis à plusieurs parlementaires une exécution qui se fait attendre. M. Rouvier est-il pour M. Tous-

saint ? Comme ami, il est bien tiède ; comme adversaire, il n'est guère agressif. M. Rouvier pourra-t-il toujours louvoyer et tergiverser ?

o o o

Le général Rouvier est-il républicain ? Le général Sarrail répond par la négative et prétend qu'on doit se démettre des fonctions qu'on est inapte à remplir. On dit que le zèle républicain de M. Rouvier a fréquemment besoin d'être stimulé. Nous allons voir si la mercuriale que lui a adressée le général Sarrail va produire un effet quelconque.

* * *

Les ambitions de M. Merlin M. Martial Merlin fixé sur les chances négatives réservées à son projet d'emprunt (175 millions), honni par son personnel et lâché même par ses favoris, songerait, dit-on, à abandonner le Congo, non pour prendre sa retraite — bien qu'il ait cinquante-sept ans sonnés — mais pour le gouvernement général de Madagascar que M. Picqué abandonnerait en juillet prochain.

Il escompterait pour la réalisation de ses beaux projets la chute du ministère actuel, qui le délivrerait des question indiscrètes de la N'Goko Sangha.

Il serait temps, il nous semble, de fendre l'oreille à ce sexagénaire colonial.

* * *

Manière de percevoir les impôts au Gabon Lorsqu'un fonctionnaire débarque à Libreville, M. Adam, lieutenant gouverneur du Gabon, aussitôt cet entretien particulier et bref avec lui :

« M. Merlin est en ce moment en France pour un emprunt. Pour que cet emprunt soit voté, il faut qu'il soit établi devant la commission d'examen et devant les Chambres que les taxes d'impôt rapportent une forte somme à la colonie... Avez-vous compris monsieur ? Vous pouvez disposer ! »

Le fonctionnaire comprend généralement. Une preuve certaine vient de nous en être fournie.

Mountou, chef du village de Mibangua vint à Loango en mars dernier pour régler l'impôt de son village.

Or, Mountou, par exception assez rare, est un Loango intelligent. S'étant aperçu que le commis préposé à la perception de l'impôt lui réclamait et exigeait de lui le double de son dû, il protesta bien haut devant nombre de ses congénères venus pour payer eux aussi.

Le commis collecteur se fit aussitôt onctueux, conciliant.

— Il y a sans doute erreur, dit-il à Mountou, porte ce papier à la Résidence, on rectifiera le recensement de ton village.

Mountou partit confiant... mais il ne revint pas et de plusieurs jours ne reparut pas au village. Le pauvre noir, aux lieu et place d'une demande de rectification de recensement avait

porté à l'administrateur son propre ordre d'érou ainsi libellé : « Je demande une punition pour cet homme qui a élevé la voix et rouspété » (sic).

Et, sans plus s'attarder à de vaines considérations, l'administrateur ayant fait appeler deux miliciens envoya Mountou, le rouspéteur, tirer plusieurs jours de prison.

M. le Rapporteur de l'emprunt du Congo peut tirer parti de ce fait certifié.

* * *

La vaccination antityphoïdique chez les infirmiers et les infirmières Messieurs les morticoles abusent peut-être du droit d'empoisonner les gens. Depuis que l'un d'eux a, paraît-il, trouvé un vaccin contre la typhoïde, tous veulent l'expérimenter non point *in anima vili*, mais sur leurs contemporains, directement.

Deux médecins allemands, Ketch et Kutscher, commencèrent leurs essais sur 4.000 hommes seulement ; l'Anglais Wright opéra lui sur 100.000 soldats qui durent sous peine de punition se laisser faire.

On a également essayé dans quelques hôpitaux de Paris le fameux sérum. Les résultats n'ont pas été merveilleux. En mai 1913 la typhoïde s'étant déclarée dans un grand magasin qui loge ses employés, neuf de ceux-ci furent transportés dans un hôpital du centre et admis dans le même service. Sur ces neuf un seul fut vacciné ; les huit autres se guérirent assez rapidement ; quant au sujet traité par la nouvelle méthode il faillit bel et bien claquer et ne fut tiré d'affaire que grâce au chef, à l'interne de service et au dévouement du personnel hospitalier.

L'administration de l'Assistance Publique prétend néanmoins faire vacciner tout son personnel ; mais celui-ci qui sait à quoi s'en tenir et qui a vu, il y a quelques mois encore, une infirmière vaccinée avec le sérum antityphoïdique atteinte d'une violente fièvre typhoïde, s'apprête à résister énergiquement. Infirmiers et infirmières ne veulent pas servir de terrain d'expérience à messieurs les morticoles, ni se laisser inoculer on ne sait quoi ainsi que de simples cobayes ou de vulgaires lapins.

* * *

Le trésor « des mille » La Fédération Républicaine vient de tenir son congrès et on assure qu'elle ira au combat avec beaucoup d'argent...

Mais a-t-elle à sa disposition le trésor... des mille Le trésor des mille ?...

Ce fut une invention de M. Paul Beauregard au lendemain des élections dernières. Dans le but de constituer un trésor de guerre électoral, ce digne représentant de l'Institut au Parlement n'imaginant rien de mieux que de demander aux commerçants et industriels amis de verser chacun 250 francs par an. On aurait ainsi réuni mille

VIVA LA FURLANA !

Prononcez : « Four-lana ».

(Osservatore Romano)

Air : La Matchiche.

I

Notre Saint-Papa Pie,
Las de sa vie,
Vient d's'établir, quell' chance !
Maître de Danse !
Chaqu' jour, d'un air ingambe,
Il lèv' la jambe
Pour montrer aux fidèls
Comme on monte aux cieus, même aux
[septièm's ciels !
Faut voir l'chic qu'il a
En marquant l'pas d'la « furlana »...

Refrain

Cette dans', sa payse,
Est de Venise ;
Papa Pie en raffole,
Il s'y... gondole !
C'est un' danse pudique ;
Son nom l'indique :
« Fourr-la, na ! » Doux problème...
Sarto, je t'aime !...
Tout bon curé
Aura droit d'la fourrer ;
Tout paroissien
N'aura qu'à se t'nir bien...

II

Désormais, sous les lustres,
Des gens illustres
S'amuseront — chos' banale —
A la... papale !
Devant monsieur Amette,
Mam' Mistinguette
Exhib'ra chrètienn'ment
Ses p'tits jupons blancs et leur fourni-
Grâce au nouveau jeu, [ment !
Mayol se r'mari'ra sous peu...

Refrain

Cett' dans' qui nous grise,
Est de Venise !
Merry del Val s'y donne...
— Oh ! la friponne ! —
D'Annunzio s'y déploie
Aux heur's de joie...
Et Tout-Paris l'accepte
Comme un précepte...
Jusqu'à Nana
Qui dans' la « furlana »,
Lorsque au dodo
Fonfonse attaque en « do » !

III

Aux bals de l'Elysée,
Plus d'chaloupée !
Poincaré veut qu'on rie
De façon... Pie !
Un' « furlana », ça tente
La Présidente...
Et Madam' Touche-à-Tout
Est, comm' chacun sait, un' femm' de bon
Puis Clémentel [goût
Est là pour « fourlaner » près d'elle...

Refrain

Cette dans' qui les grise
Est de Venise...
(Maladi' très certaine
Et... vénitienne !)
Calmette est dans les transes,
— Au nom d'la France ! —
Caillaux apprend la danse
A nos finances !
Vas-y, Caillaux !
Calmette aura l'cœur gros...
On l'purgera !
Viva la « furlana » !

ALFRED VARELLA.

souscripteurs ce qui fait qu'au bout de quatre ans le trésor des mille s'élèverait à quatre millions.

C'est assez coquet...

Telle serait donc une des sources qui alimenterait le trésor de guerre de nos bons progressistes.

On assure qu'il en est d'autres, les compagnies d'assurances, par exemple. Mais voilà ! il faut partager : l'Alliance Démocratique d'un côté, la Fédération des Gauches de l'autre concurrencient de façon redoutable la Fédération Républicaine en prenant les mêmes engagements vis-à-vis des associations économiques riches et puissantes qui apportent une aide financière aux partis de conservation sociale.

Est-ce une conversion ? Que faisait au milieu du groupe des camelots du roy, un numéro de l'*Action Française* à la main, suivant le cercueil de Déroulède, le citoyen Rivière, homme de plume, ex-révolutionnaire, chambardeur à la 4^e section du parti socialiste unifié ?

Le révolutionnaire Rivière aurait-il été touché de la grâce royaliste ? Serait-il un homme à double face ? ou chez les camelots du roy et dans les milieux socialistes poursuivrait-il un dessein secret ?

Nous avons autant d'intérêt que l'*Action Française* à connaître la vérité.

Le général Bazaine-Hayter et les trois ans La presse nationaliste rappelle que le général Bazaine-Hayter fut un des artisans de la loi de deux ans, mais que, revenu de son erreur, il se rallia aux trois ans.

C'est une contre-vérité. Le général Bazaine-Hayter n'a jamais déploré que la mauvaise application de la loi de deux ans, et non la loi elle-même.

Il assista, perdu dans l'assistance, au meeting de la salle Wagram.

Et pendant l'exposé du général Percin, les voisins du général Bazaine-Hayter l'entendirent murmurer à plusieurs reprises : « Il a raison, le bougre ! »

L'IMPOT SUR LE REVENU

« M. Camille Pelletan s'indigne de voir que les riches ne veulent rien céder de leurs privilèges. »

(Discours au Sénat.)



(Dessin de COMPOINT.)

— Bon dieu ! j'en connais pas mal qui voudraient bien le payer, l'impôt sur l'revenu!...



JULES VALLÈS



A la Mémoire de Jules Vallès.

Dimanche prochain, à 2 heures et demie, vers la tombe de Vallès, au Père Lachaise, viendront tous ceux qui gardent en eux l'émotion de son œuvre.

Séverine a voulu cette revanche. Elle est bien spirituelle, si près de l'affront. La Société des Gens de Lettres se fera représenter. L'ombre de Vallès doit bien rire. Ainsi pardonnera-t-elle les discours qu'on prononcera.

Parleront : Frantz Jourdain, qui connut Vallès jeune, Descaves célébrant l'insurgé et sa soif de justice, Georges Lecomte qui au comité des Gens de Lettres, défendit, dès le début, la mémoire de Vallès.

Puis Séverine, en quelques mots, expliquera la réelle signification de son geste. Il ne s'agit pas de la consécration officielle et ridicule d'un buste. Ce sera l'élan d'une foule menée en pèlerinage par un grand cœur fervent. Et la piété de ce cœur honore le maître et l'élève, et l'élan de cette foule la haussera vers de la lumière.



Février 1880.

En voilà un que j'aime de tout mon cœur, et que je vais désoler en disant le bien que je pense de lui.

La vérité avant tout : Vallès a le caractère le plus jeune, le plus gai, le plus émerveillé que je connaisse. Mais lui, n'aime pas qu'on le sache.

Avec sa chevelure hérissée et rebelle, sa barbe bourrue et retroussée — barbe et cheveux blancs aujourd'hui, luisants et noirs, jadis, comme charbon de terre — avec ses yeux hardis, ronds sous les rudes sourcils, son nez coupé court, retroussé, aux narines de dogue ou de Socrate, les trente-deux dents étincelantes rangées sous le pli dédaigneux et amer de sa lèvre, avec tout son masque heurté, aux plans durs, qui semble avoir été martelé par quelque tailleur de fer, en son pays d'Auvergne, avec, surtout, sa voix de cuivre, amoureuse de tempête, et le roulis farouche de son allure, il s'est fait autrefois une renommée de casse-cou, d'exalté violent, de dur-à-cuire.

C'est son premier succès, son succès de jeunesse : il y tient.

Moi-même, pour complaire à sa manie bien plus qu'à son sentiment, ne l'ai-je pas caricaturé en chien crotté, lugubre, traînant, à la queue, une casserole bossuée et retentissante.



Quand je le rencontrai pour la première fois il fendait l'espace, en compagnie de Daniel Lévy, son associé d'une heure : secouant une canne énorme, il arpenta le boulevard Montmartre ; les pans d'une redingote, allongée démesurément sur commande, flottaient derrière lui, un chapeau vertigineux, élané de sa tête, menaçait le ciel...

— Il est un peu haut, lui dis-je.

— Jamais trop haut, me cria-t-il, jamais ! pour un chapeau d'ambitieux.

A cette époque, il avait déjà fait les *Réfractaires*, ce chef-d'œuvre de style, d'ironie et de sensibilité.

Il venait de terminer, à l'*Événement*, une série d'articles émus, intimes, de souvenirs, de paysages, dont les merveilleuses qualités de nature, de parfum, de goût et d'élévation s'étaient trouvées peu accessibles au public des journaux, et avaient dû s'interrompre pour céder la place aux chroniques boulevardières.

Ces miettes d'un art sans précédent jusqu'alors ont été recueillies et publiées sous ce titre : *La Rue*, en un volume devenu introuvable, et dont je regrette fort qu'on n'ait point fait de nouvelles éditions.

Les favorisés qui en possèdent un exemplaire savent de quelle manière exquise et pénétrante cet orageux Vallès entend et fait entendre la chanson des bois, des champs : *Mai, la Lessive, la Rue de province*, les grands peupliers droits à l'entrée de son village !...

J'avais dévoré le livre ; je rencontrai l'auteur : son aspect, rébarbatif à d'autres m'apparaissait absolument joyeux et séduisant.

Je me sentis invinciblement poussé vers lui, comme je l'avais

été quelques jours auparavant, vers Alphonse Daudet, quand celui-ci m'était apparu au café de Bobino, jeune, radieux, tout poudré de la farine parfumée de son *Moulin*.

Impressions lointaines qui me sont restées fidèles. Ces deux artistes, ces deux hommes, si différents, sont demeurés pour moi l'objet d'une égale et tendre admiration.



Vallès vint loger, rue d'Assas, en la maison de briques dont j'ai parlé déjà, où se sont écoulées les heures de ma vie les meilleures ; c'est là que j'ai pu apprécier ce poète, ce rêveur sensible et vaillant, avec sa belle verve éternelle, son intarissable gaieté.

Pour la première fois, en ce moment, paraissait *La Rue*, son journal, qu'il a refait et referra toujours sous ce titre : *La Rue*, qui lui est cher : une feuille fantaisiste plus fournie d'audace et d'humour que de numéraire. Aussi bien la cuisine en était-elle curieuse à observer chez Cadart d'abord, dans les salles d'exposition ; plus tard, rue Drouot dans le fond d'une arrière-boutique abandonnée.

C'était une vaste table en bois blanc, où traînaient, pêle-mêle, manuscrits et cornets de frites, aliments confondus de l'esprit et du corps, quelques chaises dépaillées, nombre de cannes, deux ou trois placards violents, piqués d'épingles au mur ; et, debout, scandant ses éloquences du poing, Vallès déclamant, ricanant, dictant ses articles, chauffant ses collaborateurs, distribuant la besogne, corrigeant les épreuves. Une activité furieuse et jamais lassée ; des feux d'artifice de saillies, de paradoxes, des fusées de blague, des pétards d'indignation, des chandelles romaines d'enthousiasme ; et toujours du talent, une grande forme hardie, latine, bien moderne cependant, lyrique... et, j'ajoute pour l'agacer, romantique.

Dans les après-midi de repos, rares d'ailleurs, on partait en expédition pour quelque campagne extra-muros, à Belleville ou Charenton, le plus souvent aux mornes plaines chauves de la Glacière, le long du cours sinueux et savonneux de la Bièvre. Je vois encore mon ami, son geste découpé sur le ciel ; j'entends sa voix, la brise qui, au-dessus de nos têtes, faisait fâcher les feuilles, le petit bruit doux et triste de la rivière.

On allait ainsi jusqu'à l'humble auberge où sont la table verte au plein air, le vin bleu. — *Avancez les lamentables !* — On invitait un pauvre.



Puis la *Rue* offusqua l'Empire ; elle fut étranglée, et vers le même temps, Vallès alla percher plus bas dans Paris, rue de Tournon, un étage au-dessous de cet aventureux et charmant illuminé, le capitaine Lambert, qui, certainement, aurait franchi le pôle, comme il l'avait promis, si la destinée brusquement, ne l'eût couché, criblé de balles, dans sa capote de simple soldat, devant les murs tragiques de Buzenval.

Mes relations avec Vallès devinrent plus rares ; je le rencontrai moins souvent.

Il me convient, toutefois, de rappeler ici le grotesque soupçon qu'on a voulu faire peser sur sa vie à ce moment. Le mot de police a été prononcé : agent provocateur, a-t-on dit, je crois. Pour qui connaît de Vallès la hautaine inflexibilité du caractère, c'était une accusation absurde, à ce point que je n'en ai jamais voulu connaître la teneur précise.

A présent, je le perds de vue presque complètement jusqu'au siège, où je le retrouve commandant d'un bataillon de Ménilmontant, qu'il menait jouer au bouchon, comme les autres sur le glacis. J'allais voir ses galons et son sabre.

Mais ce harnachement platonique l'ennuyait probablement ; il rêvait mieux ; car, au 31 octobre, il est cassé, poursuivi. Bientôt je le vois revenir, par les rues encombrées de neige, effacées dans l'ouate brumeuse du ciel d'hiver, que refoule, sans cesse, le canon prussien.



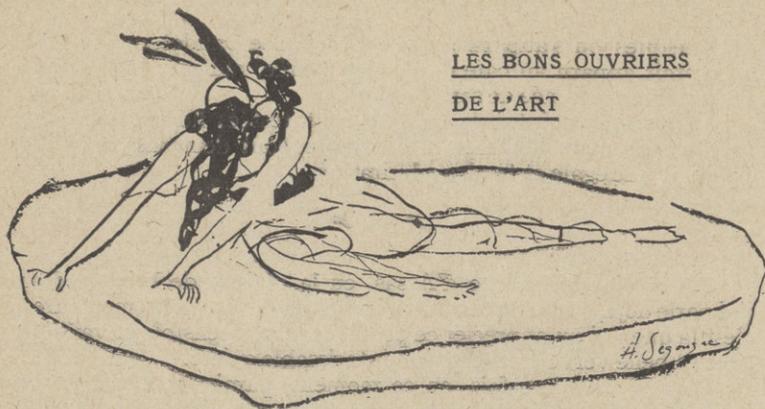
Des soirs, en cachette, il vient partager sa bûche de bois et son pain de paille en mon logis.

Que de fois encore, là, du coin de la cheminée, maussade, il nous emporte, oublieux, sur l'aile de sa parole ardente, imagée, au delà des remparts, de l'ennemi, de la saison, de l'angoisse, en des lointains verdoyants, fleuris de ses souvenirs !

Cependant, les jours terribles se suivent. On meurt de faim, on meurt de froid ; on ne se plaint pas. Mais la lutte est terminée : vaine espérance, adieu ! Voici l'armistice, la honte, — ô douleur !

Et voici la Commune !...

LES BONS OUVRIERS
DE L'ART



DUNOYER DE SEGONZAC

Ils sont tout un groupe, Dunoyer de Segonzac, Luc-Albert Moreau, Marchand, traités par les cubistes de réactionnaires ou de renégats. C'est qu'une profonde culture les fait se méfier du facile attrait des grands mots et des théories. Ils écoutent charmés, mais non point fascinés, le prince des sceptiques au visage poupin, l'exquis Guillaume Apollinaire, diviniser Picasso, et rire aussi sous cape. Ne médions pas des cubistes, tristes et sincères ouvriers : plus d'un sortira de cette crise victorieusement ; l'avenir d'un Lhote ou d'un La Fresnaye n'est point douteux. Mais quelle pauvreté d'imagination caractérise ceux-là mêmes qui prétendent, grâce au cubisme, sortir de l'esclavage du réel !

Tandis que nombre de peintres s'immobilisent dans de sombres géométries, décorent leurs ateliers de vitraux incompréhensibles que n'illumine aucune inspiration, Dunoyer de Segonzac considère le cubisme comme une discipline, non comme un système. Admirateur fervent de Courbet et de Cézanne, il leur demande le secret des longues méditations devant la nature, des pénétrations profondes, jusqu'à ce que l'artiste s'identifie religieusement avec l'objet. A ses yeux rien de plus redoutable que la facilité ; sans méconnaître le renouvellement qu'apportèrent les grandes écoles impressionnistes, c'est contre elles qu'il réagit.

Un culte fervent de la vérité le pousse à s'abstenir des effets extérieurs ; les agréments de la couleur, les bonheurs des notations improvisées, volontairement il se les refuse. Mais, avec lenteur, reprenant sans cesse son ouvrage, à la manière classique, il travaille en pleine pâte et, faisant abstraction de l'accidentel pour arriver à l'essence même, s'interdisant tout ce que la lumière mêle d'instantané et de capricieux aux choses, maintient toujours sa palette dans les harmonies sobres et puissantes.

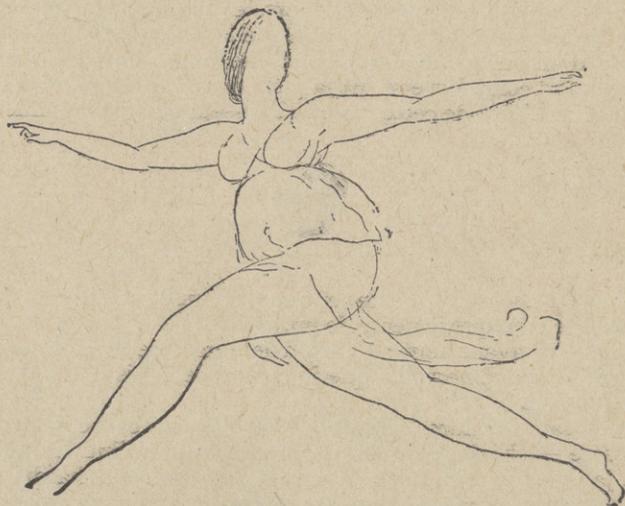
Si plusieurs de nos « fauves » tentaient de réunir l'œuvre de six années, trouverait-on chez eux cette unité de recherche, cette continuité de doctrine qui permettent de prévoir la place réservée par l'avenir à la personnalité de Dunoyer de Segonzac ? Natures mortes et paysages prédominent dans l'exposition que vient d'inaugurer la galerie Levesque. Choix caractéristique d'un tempérament pour qui le stable et les harmonies calmes ont plus de prix que « le mouvement qui déplace les lignes ». S'il aborde la figure, c'est pour en définir les masses, moins par un souci d'expression que par une volonté décorative. Témoin les *Nus étendus*, d'une si belle composition, exposés aux Indépendants, et où le peintre, dirait-on, vou-

lut nous faire souvenir que l'homme a été sculpté dans l'argile ; témoin aussi l'étude intitulée *Adrienne*.

D'avoir ainsi cherché non les oppositions faciles, mais au contraire des valeurs proches, voilà qui confère aux natures mortes de D. de Segonzac une si précieuse qualité. L'ensemble se maintient dans les accords mineurs ; délicate monotonie qui n'exclut jamais la force ; d'où ce caractère général, étranger à tant d'œuvres qui se réclament de Cézanne. Le déjeuner sur l'herbe, composé d'un panier, d'une bouteille et de deux pains d'or mat, se maintient dans une harmonie grave de la plus belle tenue.

Et quelles évocations à la fois charmantes et majestueuses, ces paysages boisés, où les verts et les gris se mêlent avec un art subtil et discipliné ; quelle sobre puissance dans la vue de *Notre-Dame de Paris*.

Les dessins, exposés parallèlement, montrent par quelles affinités Dunoyer de Segonzac se rattache aux classiques. Ses paysages



à la plume évoquent Jongkind et Van Gogh : quelques indications d'un trait plus ou moins insistant, suffisent à établir, avec une sûreté étonnante, les plans les plus compliqués. Et comme ils sont révélateurs des qualités charmantes dont l'artiste voulut par ailleurs s'abstenir, ces nus dessinés au crayon, à la plume, ou gravés du bout d'un pinceau ! Le mouvement prend un temps sa revanche. Des albums consacrés aux *Ballets Russes* ou aux gestes d'*Isadora Duncan* (rendons hommage à l'intuition de F. Bernouard qui préside avec goût et avec enthousiasme aux publications de la *Belle Edition*) — XXX dessins parus au *Temps Présent* montrent à quel point Segonzac excelle à surprendre une attitude. Quels rythmes émouvants, quelle richesse imprévue, quelle tendre sensualité dans un corps féminin qui s'abandonne ! Si l'admiration vouée à Auguste Rodin et surtout aux Japonais s'atteste ici, elle ne diminue en rien la rare saveur et la personnalité de ces documents adorables qui caractérisent nos manières d'aimer : études si libres d'inspiration, jaillies avec tant de certitude qu'on les imagine improvisées mais qui, pourtant, sont le fruit d'une synthèse, car résumer ainsi par un simple contour le geste et la lumière exige cette application fervente, ce culte passionné de la forme, dont manifeste l'œuvre entière de Dunoyer de Segonzac.

C. R. M.







Jules Vallès



Vallès, dont on inaugurerait le buste dimanche, fut homme d'esprit. Aux temps héroïques du *Cri du Peuple*, un dîner réunissait au Quartier Latin les amis du *Cri*. De jeunes étudiants, à des tables voisines, commentaient quelques insolences à ce point que Vallès et ceux qui l'accompagnaient quittèrent l'établissement. Le lendemain, un article cinglant malmenait l'impertinente jeunesse.

Piqués au vif, les étudiants vinrent en foule devant le journal, ne parlant rien moins que de saccager meubles et gens. Après réflexion, Vallès finit par leur faire répondre qu'il accepterait une conversation avec huit délégués. A l'heure dite, graves comme on ne l'est qu'à cet âge, les huit délégués s'amènent.

Mais à peine les premiers mots s'échangeaient-ils que du veston de celui qui parlait s'échappe un ouistiti. Alors, Vallès, imperturbable :

— Messieurs, j'avais dit huit délégués !...

Le rire détendit les visages, et une tournée de bocks termina l'aventure.

o o o

Malgré sa volonté nettement exprimée dans son testament maçonnique, Vallès ne devait pas échapper aux discours. Un orateur en mal de harangue est un torrent qu'aucune digue n'arrêtera.

Le jour des funérailles, un nommé Rouillon, qui voulait à toute force placer la sienne, dut pour cela grimper sur le marchepied du char mortuaire. Le cocher, un sage sans doute, agacé, fit avancer ses chevaux et emmena ainsi, à reculons, gesticulant et furieux, le palabreur infortuné.

Cela fut si comique qu'un éclat de rire irrésistible emplit le cimetière. Il n'aurait point déplu à Vallès.

Incidents d'obsèques

Il est aujourd'hui certain que de nombreux incidents ont marqué les funérailles du général Picquart.

Certains chefs militaires ont manifesté une répugnance visible à rendre les honneurs prescrits ; quelques-uns même se sont totalement abstenus, et ont associé leurs troupes à leur acte d'indiscipline.

Le détail de ces manquements est connu au ministère. On sait, entre autres, qu'un général s'esquiva de la cérémonie, et se fit remplacer au défilé par... son cheval, qu'un cavalier tenait en bride.

M. Noulens compte-t-il agir ?

La colère de M. Étienne



M. Étienne n'est pas satisfait. Il n'arrive pas à comprendre que l'armée tout entière ne l'ait pas suivi dans la voie des trois ans.

Dernièrement, il apostropha vivement un officier qu'il soupçonnait d'avoir écrit des articles antitroïstannistes : « Comment, c'est vous qui m'attaqueriez ? Vous n'êtes donc plus républicain ? Moi, je n'ai pas changé. J'étais républicain avant vous, je l'étais avec Gambetta. Gambetta était pour les trois ans. Je n'ai fait que reprendre son programme. Personne n'a le droit de me donner des leçons de républicanisme. J'ai défendu la République avant vous. Je l'ai défendue avec Gambetta. Gambetta était pour les trois ans, etc. »

Une autre raison de la colère de M. Étienne, c'est que la C. G. O. traverse une crise.

Piou et Sangnier...

Notre Marc national ne décolère pas contre M. Piou. Ce dernier, assure-t-il, lui a volé son programme, ses déclarations et les bonnes grâces du parti catholique.

Et dans les conversations particulières Marc ne témoigne guère de charité chrétienne pour le père de l'*Action Libérale*.

— C'est un type vieux jeu, déclare-t-il. Et puis vous savez, aux fond il fait le jeu des royalistes. Je suis, moi, sincèrement républicain.



La route Nationale



M. Albert Hauet — l'tiot Albert — député de la 2^e circonscription de Vervins, est le type du député heureux. Ses électeurs l'adulent, pour la raison majeure que leur élu a la main large, très large. Il est millionnaire, il est vrai, et ses générosités ne lui coûtent guère.

Il s'ensuit que, dans sa circonscription, l'tiot Albert est imbattable. Toutefois, comme il faut toujours se tenir sur ses gardes, tâter le terrain, humer le vent, à l'approche de cet événement si considérable pour un député qu'est la « consultation nationale », les agents électoraux d'Albert battent en ce moment la campagne.

L'un d'entre eux avise, un jour, un honnête cantonnier qui, pour obéir aux exigences de sa profession, changeait consciencieusement de place, le long de la route nationale, les tas de cailloux aux formes géométriques.

— Eh bien, mon brave, pensez-vous que notre tiot Albert aura chez vous la majorité ?

Et son bras, largement tendu, désigne à trois cents mètres de là le village tranquille, encapuchonné sous le brouillard.

Le travailleur interrompt un instant sa tâche, redresse lentement son corps fatigué, et sa pensée laborieuse guidant une parole inhabile, mais avisée, répond :

— La majorité ? Ben, pour la majorité, j'pensons que oui. Ça peut s'faire.

Le ton par trop tranquille et un peu hésitant du bonhomme a déplu à l'agent dévoué, qui, l'œil courroucé, riposte :

— Ben ! Je voudrais bien voir, que dans un pays où passe la route nationale, tiot Albert n'ait pas la majorité ! Comment qu'elle aurait vite fait de passer d'un autre côté, ta route nationale !

Et il s'éloigne, le pas hâtif et la lèvre amère encore, tandis que le fonctionnaire, médusé, considère d'un œil inquiet sa route — sa belle route nationale — que le hasard du prochain scrutin pourrait enlever à ses soins jaloux...

Un volume... unique

Ce sont deux beaux livres brochés bleu édités par l'imprimerie de l'*Officiel* qui ont nom les *Annales de la Chambre des députés*, et qui réalisent, non pas comme le Saint-Esprit le miracle de la Trinité en un, mais celui, déjà remarquable, de la duité en un...

Consultez, en effet, le volume publié en 1913, qui contient la session extraordinaire de 1912, vous y lirez : TOME UNIQUE, puis au-dessous, ce surprenant avis : « Nota : Il a paru à propos, pour rendre ce tome plus maniable, de le scinder en deux parties »...

Sans commentaires, suivant la formule.





La chasse au siège

On dit que le siège de M. Joseph Reinach est très menacé.

M. Reinach a déjà noué les plus sérieuses intrigues pour conjurer le danger.

Le maire de Digne, bien que radical, apporte son concours à M. Reinach qui lui a promis de ne pas lui susciter de concurrent aux élections pour le conseil général.

Le pacte a été scellé devant un ministre et un sous-secrétaire d'Etat.

Cependant, la voie n'est pas encore entièrement dégagée. Un groupe de radicaux unifiés se propose de mener la lutte, et de poursuivre la campagne sur le terrain des trois ans.

Le candidat n'est pas encore officiellement désigné, mais il est très probable qu'il sera choisi dans le monde militaire.

ooo

Le XIV^e arrondissement a failli avoir deux candidats militaires. M. Lasies s'était proposé de se présenter contre le citoyen Bracke, mais on sait qu'il s'est finalement résolu à aller tenter la fortune dans le sixième.

Le général Maitrot devait combattre M. Steeg. Une réunion préparatoire a eu lieu au Palais d'Orléans, mais les conjurés n'ayant pu s'entendre, le général Maitrot est reparti pour l'Argonne.

ooo

Le général Percin se présentera à Neuilly, ayant abandonné l'idée de supplanter M. Millerand. Il est toutefois possible qu'un candidat militaire soit opposé à M. Millerand, et un autre à M. Paté.

ooo

On annonce, dans l'Aisne, la candidature du capitaine Accambray, qui fut récemment l'objet d'une mesure disciplinaire pour avoir publié un livre où il dénonçait vertement l'incapacité du haut commandement.

ooo

Le citoyen André Lebey tentera la chance dans l'Aisne.

ooo

M. Painlevé quitte le Ve. Il sera candidat à Aix contre M. André Lefèvre. Le général Faurie pressenti pour ce siège a refusé.

ooo

Le citoyen Allard sera candidat à Marseille contre le fils Chevillon.

ooo

M. Caillaux aura comme adversaire le citoyen René Chauvin, dissident du Parti socialiste, un des dix-neuf adhérents du Grand Parti Ouvrier.

ooo

M. Pellatan, commissaire central à Marseille sera candidat radical-socialiste dans la 9^e circonscription de Nîmes.

ooo

Le citoyen Allemane lâche le XI^e pour affronter la lutte contre M. d'Aramon dans le XV^e.

ooo

Le citoyen Uhry ne sait encore s'il tentera la chance dans le Puy-de-Dôme, à Creil, à Lyon, à Saint-Etienne, ou ailleurs.

Un non-apaissé



M. Boussenot, rédacteur militaire et colonial à l'Action, refuse de s'embrigader dans les cohortes de l'apaisement national. M. Boussenot avait engagé une somme importante dans le journal l'Action. Mais M. Bérenger ayant abandonné la direction financière du journal, M. le docteur Boussenot se demande s'il rentrera jamais dans ses fonds. C'est pour cette raison qu'il hésite à s'apaiser.

LE GRAND SUCCÈS DU JOUR

AMPHI THEATRE
de la
SORBONNE

À 2 heures **Grand Chahut**
par les Etudiants
à 5 heures
THE-TANGO
avec le Concours du Maître
BERGSON
des Fantaisies mystiques
DANS SON Répertoire Mondain
Exercice de Haute
VOLTIGE CÉRÉBRALE
sur esprit tendu
Plongeon dans les
profondeurs de la Conscience
Vol plané de l'Esprit
sur l'Auditoire
LUTTE avec l'inconnu
du Moi

Les dames du monde sont spécialement invitées. Elles ne comprennent point, mais on les voit de toutes les places.

Dessin de LUCIEN ROUSSEAU.)

SILHOUETTES BLOCARDES

Un congrès de plus !
Mais celui-là, que tinrent, dimanche, les républicains socialistes, eut au moins ce mérite : il fut rapide.

On ne flâna pas. Dès la première séance, le matin, M. Viollette, mena les délibérations tambour battant. Sitôt qu'une discussion menaçait de s'établir, son œil clair se fixait sur les gêneurs, et d'une voix trop nette, agaçant à force de dénicher les mots, il résumait la question d'une façon à la fois si concise et si limpide qu'après lui il n'y avait vraiment qu'à se taire.

On ne se chamailla donc pas, ce qui prouve bien que les amis de Briand avaient raison : ce n'était pas un congrès sérieux !...

Pourtant, il y eut une minute d'angoisse. Marc Doussaud, ce grand diable nonchalant qui promène d'un groupe à l'autre on ne sait quel spleen inguérissable, avait rappelé candidement qu'il avait voté les trois ans.

Heureusement, Augagneur prit sa grosse voix pour gronder cet enfant terrible, et le jeune Marc



M. ÉTIENNE.

voulut bien promettre de ne plus recommencer.

— Doussaud, il ne nous quittera plus, maintenant, disait Augagneur après le congrès. Il est chez nous aussi bien que le bedeau dans sa cathédrale.

Augagneur est décidément un type épatant. Sa grosse face de dogue bienveillant ne cesse jamais d'être riieuse. Il a tout digéré des traits que socialistes et syndicalistes lui décochèrent naguère. Même l'histoire du canapé — ce fameux canapé qui n'était qu'un bateau — ne l'a pas indigné.

Il faut l'entendre parler des socialistes unifiés.

— A Lyon, vous ne voudriez pas que nous présentions des candidats contre Rognon et Marietton!...

Car il veut, partout où ce sera possible, l'unité de candidature dès le premier tour.

Mais attention ! Que se passe-t-il ? Les sourcils d'Augagneur se froncent. C'est que Boncour parle, et que le discours subtil et ardent de l'ancien ministre du travail a tôt fait d'embrouiller les fils de la discussion.

Alors, Augagneur se fait brutal, et, tandis que Boncour fait des mimes sur sa chaise, il précise :

— La loi de trois ans ne doit être appliquée à personne. Les soldats de la dernière classe devront être libéré en octobre 1915. C'est cela que veut dire nettement notre programme. C'est cela que nous avons tous signé.

Boncour aimerait mieux



M. AUGAGNEUR.

qu'on ne parle pas aussi brutalement de la loi militaire. Il possède une formule presque magique. Chaque fois qu'une objection lui est opposée, il répond :

— Voilà, c'est bien simple : nous sommes un parti social et national.

Mais ce n'est pas si simple que cela, et le congrès terminé, Boncour se précipite, le visage bouleversé, vers ses confrères :

— Surtout, dit-il, ne craignez pas de le répéter. car on ne l'a pas assez dit : nous sommes un parti social et national — vous comprenez ? — social et national...

— Quel est ce monsieur ? demande un de nos confrères à un congressiste en lui désignant un visage décharné, perdu dans une barbe qui évoque les saules gémissant près des rivières.

— Le citoyen Etienne, trésorier adjoint du parti.

— C'est prodigieux, reprend notre

confrère, il a réussi à se faire une tête encore plus lugubre que celle du citoyen Dubreuilh du Parti Socialiste.

A quand le groupe des Désolés ?

Colliard — encore un président à poigne.

La séance de l'après-midi, commencée à trois heures, finit avant cinq heures. C'est assurément un record.

Mais Colliard a un moyen infailible de désarmer les contradicteurs : au troisième mot, il les arrête, et prenant son sourire le plus aimable :

— Vous avez raison, citoyen.

Et il passe à autre chose.

Les discours de Doumergue ? Quand on connaît Colliard, ça n'existe pas !

(Croquis de AUGLAY.)



M. COLLIARD.

ÉMILE LANDRIN

Emile Landrin qui vient de mourir était de ces hommes probes et droits que la pire malignité ne put jamais atteindre.

Républicain sous l'Empire, puis membre de l'Internationale, il fut partout où l'on se battait contre Badinguet. La Commune passa, et Landrin fut parmi les plus braves et les plus obstinés à combattre. Blessé, puis exilé, il attendit l'amnistie.

A son retour les Bellevillois l'envoyèrent à l'Hôtel de Ville.

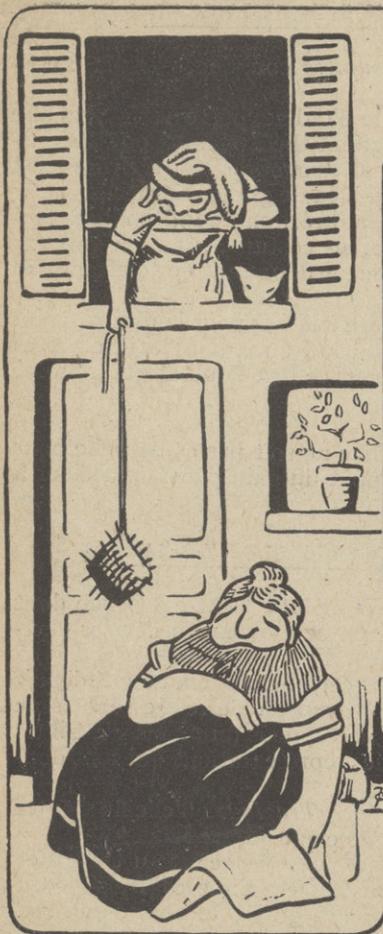
Cet insurgé était républicain ; ce socialiste était farouchement anticlérical. Avec lui, c'est un peu des saines traditions du socialisme d'autrefois, un peu aussi du bel enthousiasme romantique de jadis que l'on a mis en terre dans le petit cimetière de Bagnolet.

LA CHANSON DU PEUPLE

Dimanche, 15 février, à 8 heures 45, au PALAIS DES FÊTES, 199, rue Saint-Martin (Métro : Etienne-Marcel) : MÉVISTO AINÉ, MARCEL LEGAY, JULIETTE DORSAN, de l'Opéra, MARGUERITE GREYVAL, du Théâtre Antoine, BROKA, le créateur des Œuvres de Gaston Couté, le Tenor GÉRALDI, la Chansonnière JEANNE MYSÈRE. Vieilles chansons et Duos Anciens par Mlle LISE JARCY et ALBERT DANIEL, le Beauceuron MAURICE HALLÉ, RENÉ PAUL GROFFE, etc., etc.

Entrée : 1 franc. Premières : 1 fr. 50.

LA PELOTE A AIGUILLES



Incredyable, mais vrai...

En première colonne du *Matin* du 6 février, on a pu lire un article de M. Stéphane Lauzanne dans lequel il n'y avait pas de véritable faute de français.

Six février 1914 ! Date mémorable...

= Fétichisme =

La molaire cariée de Victor Hugo dont la disparition a mis en émoi tout le personnel du Musée, sans compter celui de la direction des Beaux-Arts et quelques journalistes avait été offerte au Musée Victor Hugo par le premier conservateur M. Koch qui devait sa fonction au fait d'avoir épousé une petite nièce du grand poète.

Ce digne homme avait joint à cette molaire quelques cheveux de l'oncle ainsi qu'un certain nombre de poils de barbe, plus ou

moins authentiques d'ailleurs et qui, un à un, furent raflés par de fanatiques admiratrices pour prendre place dans des médaillons. Le culte de M. Koch pour le poète lui eût fait conserver jusqu'aux déjections du grand homme. D'ailleurs, sur le déclin de sa vie, ce brave conservateur, à force de vivre parmi les objets familiers du poète, avait fini par se figurer qu'il en était le véritable neveu puis le fils. Aussi, les visiteurs de marque n'étaient-ils pas médiocrement surpris quand l'excellent M. Koch, faisant lui-même les honneurs de la maison, leur balbutiait avec une douce pointe de gâtisme :

— Voici le lit de papa !... Ceci, c'est l'encrier de papa et cela la plume de papa !

Mais les dames effarouchées tournaient les talons quand le conservateur, montrant d'un doigt sénile de vieux manuscrits enroulés, ajoutait avec un bon sourire :

— Et voilà les rouleaux de papa !

= Lapsus =

Au congrès des Républicains socialistes,

M. Viollette préside :

— Zévaes, dit-il, nous disait tout à l'heure...

Zévaes ! C'était Augagneur qui venait de parler.

Ce fut un bel éclat de rire, cependant qu'Augagneur grondait :

— Vous m'injuriez, monsieur. Je vous enverrai mes témoins.

Ce qu'il est populaire et sympathique, tout de même, ce Zévaes !

= M. Jacquier à l'exposition =

Des gens, en tenue officielle, semblent attendre les ordres d'un maître de cérémonies.

Des groupes se forment où l'on cause à voix basse.

Quelques isolés font les cent pas. Ils sont tristes : on dirait qu'ils se préparent à accompagner un convoi. Peut-être songent-ils au temps perdu, ou à la vanité des récompenses !

On sent dans la salle une sorte d'effervescence contenue. On subit les effluves de la nervosité ambiante ; il semble que ces gens vont à l'encontre d'une déception, qu'ils espèrent vaguement contre toute espérance.

Un calme volontaire cache mal leur fièvre, et ceux qui affectent d'être absolument détachés sont précisément ceux qui paraissent le moins indifférents ; l'attente se prolonge, l'impatience se manifeste ; seule une jeune femme semble amusée. Sans doute n'a-t-elle rien à attendre.

Le voilà !

Un jeune homme blond traverse la salle en courant, les mains nues et libres : c'est lui.

Il est charmant, d'une incompétence parfaite ; la régularité de son sourire, de ses mouvements, plaît visiblement. Il répète docilement les paroles que lui suggère son chef de bureau et s'il commet des gaffes, c'est avec tant de candeur que c'en est un charme.

Les épithètes sont réparties avec une égalité mathématique. Peut-être chacun s'attendait-il à mieux pour soi, mais on s'est montré fort content de son attitude générale.

Entouré de tous les exposants, il a dû faire le tour de la salle sans fomentier de jalousies : c'est son principal mérite.

Tout le monde s'est montré fort satisfait, c'est une manière de dissimuler sa déception.

= La femme savante =

Mlle Cécile Sorel joue, à la ville aussi, les *Femmes Savantes*. Elle pose à l'érudite et à la lettrée... si bien qu'elle a fini par croire que c'était arrivé.

Et comme tout « lettré » qui se respecte, elle se repaît avant tout de la lecture des classiques, des anciens et des philosophes...

Et c'est ainsi que, chaque matin, pendant que la masseuse opère, elle se fait lire à haute voix les *Pensées* de Marc-Aurèle (voui, ma chère ! comme dirait l'autre...)

= Chez le prince =

Les affaires marchent, croyons-nous. L'an dernier, en effet, de nouvelles salles de jeu durent être construites à Monte-Carlo. Ces salles sont déjà devenues insuffisantes, si nous en croyons la note suivante officieuse et officielle, publiée par un journal de là-bas :

SIC TRANSIT !... Les anciennes salles de lecture et de correspondance du Casino ont été transformées en annexe des Nouvelles Salles de Jeu, et deux tables y sont consacrées à la roulette. Il y est permis de fumer !

Depuis longtemps, il en avait été question, c'est maintenant chose faite.

L'année prochaine on se propose de leur ajouter comme annexe la salle de bain du Prince et le cabinet de toilette de la Princesse.

LES BEAUX BIJOUX

LES BELLES PERLES

SONT ACHETÉS

TRÈS CHER et AU COMPTANT

par

MEYER

56, Boul'd Haussmann

(Près le Printemps)





LES DESSOUS DU MUSIC-HALL

LA COMBINAISE

Nous avons déjà le « Moulin Rouge » qui commandait ses revues à M. Lemarchand, directeur d'une Société anonyme bordelaise. M. Lemarchand s'est adjoint trois collaborateurs: Fernand Rouvray, André Dahl et Rivers, lesquels collaborateurs écrivent la revue et la signent quand ils peuvent. Quant à M. Lemarchand, dont le nom apparaît toujours en première place, il se contente de... fournir les costumes, et, par intervalles de commander à un « nègre » une scène de revue qu'il insère immédiatement dans le spectacle. Cette combinaison rapporte 1/2 % à André Dahl, 1/2 % à Rivers et 1/2 à F. Rouvray.

Pour sa part, M. Lemarchand touche 1/2 %, plus 10 % qui sont versés à la caisse de la Société bordelaise qu'il dirige. Un instant, la Commission des Auteurs s'est émue de ces manigances et refusait d'admettre ce marchand de décors parmi ses sociétaires. Toutefois, à l'heure qu'il est, M. Lemarchand a été reçu rue Henner. Cette admission illicite s'explique de ce fait que la Société de Bordeaux est commanditaire de nombreuses entreprises théâtrales en province. Les membres de la Commission de la rue Henner ont probablement craint que leurs œuvres soient boycottées dans lesdits établissements.

Mais, cette combinaison a fait école et M. Jacques Charles (l'actif et intelligent directeur de l'« Olympia » s'il faut en croire les communiqués qu'il adresse lui-même à la presse) n'a pas tardé à commander la revue qu'il joue actuellement à MM. Quinel et Moreau, auteurs, et à la maison Boinet et Hirsig, couturière. La répartition des droits dont le montant est de 6 % à l'« Olympia », est faite en trois parts égales, une à chaque collaborateur-auteur, la dernière au collaborateur-costumier. Et ce n'est pas fini!

A leur tour, les « Folies-Bergère », qui jusqu'alors s'étaient jalousement gardées de conclure de semblables pactes, ont suivi le mouvement. La revue nouvelle est signée Quinel, Moreau et Boinet-Hirsig et entraîne le même arrangement qu'à l'« Olympia ». Quant à la Revue de Printemps, elle sera signée de MM. Lemarchand et Rouvray, avec la même combinaison que celle citée plus haut au sujet du « Moulin-Rouge ».

Où cet état de choses s'arrêtera-t-il? Les auteurs de revue vont-ils créer des fabriques de scènes d'actualités et conserveront-ils l'anonymat pour laisser le bénéfice de la signature aux costumiers et accessoiristes de théâtre?

C'est là une situation bien triste contre laquelle il serait utile de réagir immédiatement, si l'on ne veut pas arriver à faire disparaître du music-hall et de la revue l'esprit et la blague, qui sont qualités éminemment françaises, et les remplacer par des défilés somptueusement rococo et par des exhibitions de petites femmes de plus en plus dévêtues.

Le nom de l'auteur des *Chiffonniers* commence par la prestigieuse syllabe : *d'or*.

Ceci explique que Mlle Jehanne d'Orliac, poétesse millionnaire soit arrivée à faire jouer sur un grand théâtre comme la Renaissance, ses trois actes sans intérêt et sans style. Mlle d'Orliac n'est parvenue à caser son « ours » qu'au prix de grands sacrifices.

Elle s'est engagée vis-à-vis de la direction de la Renaissance à payer non seulement les décors et les costumes, mais à garantir durant 20 jours une recette quotidienne dépassant de 500 francs les frais du théâtre.

L'opération est donc avantageuse à la fois pour la direction qui est certaine de gagner au moins 60.000 francs, pour les interprètes qui sont grassement rétribués et pour ce bon Poulbot qui a brossé les décors.

Seul le public est volé.

Il est dommage que Mlle d'Orliac ne soit pas assez riche pour payer les spectateurs que seul l'appât du gain pourrait décider à écouter *Les Chiffonniers*.

LES « SUCCÈS » DE MADEMOISELLE D'ORLIAC

La presse est vraiment sévère pour Mlle Jeanne d'Orliac dont le théâtre de la Renaissance joue en ce moment le dernier chef-d'œuvre.

Il faut être plus indulgent pour cette jeune femme qui depuis quelques années s'essaye dans l'art théâtral. Certes ses efforts ne furent pas toujours couronnés de succès, mais du moins y a-t-il un progrès constant dans le nombre des représentations qui sont données de ses pièces.

En effet, sa première œuvre *Joujou Tragique* qu'elle fit monter au Gymnase ne vit les feux de la rampe que quatre fois.

Déçue dans ses espoirs, le jeune auteur se remit au travail et le Théâtre des Arts consentit à lui laisser faire les frais de sa deuxième pièce *Pulcinella* qui eut une vingtaine de représentations, grâce aux nombreuses relations que possède Mlle d'Orliac, qui envoyait, dit-on, chaque soir de nombreuses invitations pour garnir les premiers rangs de l'orchestre.

Après le Gymnase et le Théâtre des Arts, voici la Renaissance, théâtre généralement sérieux, qui tente la fortune avec *les Chiffonniers*.

Cette fois c'est du délire et on affirme que le drame de Mlle d'Orliac sera représenté vingt fois au moins.

Vous voyez bien qu'il y a progrès. Et si la gloire coûte cher, du moins finit-elle par se montrer reconnaissante à notre poétesse qui peut être assurée que d'ici vingt ans ses pièces seront jouées au moins cent fois.

PLACE AUX JEUNES

Le théâtre du Gymnase, sauf la reprise de *Samson* n'a connu depuis quelques mois que des demi-succès... pour employer un euphémisme!

Les auteurs consacrés par la gloire et la fortune et même la grande vedette masculine du théâtre n'ont pas réussi à assurer des recettes suffisantes. C'est le fiasco?

M. Alphonse Franck aurait-il fait ce raisonnement — si rare chez les directeurs — que le moment était peut-être venu de s'adresser à d'autres qu'aux fournisseurs patentés de nos scènes de comédie?

Il a, paraît-il, commandé une pièce à un *coming-man*, M. Etienne Rey, qu'une brillante collaboration sur une affiche du boulevard désignait à son attention.

Place aux jeunes!

ARTICLES DE FÊTES

Coiffures :: Garnets de Bal
Insignes :: Brassards
Costumes :: Travestis

COTILLONS

DROUAULT

323, rue Saint-Martin

TÉLÉPHONE : ARCH. 24-92

Catalogue illustré sur demande

E. MEZIDON
146, Rue de Rivoli, 146, PARIS
Manufacture d'appareils pour l'usage intime des 2 sexes
Envoi gratuit du Catalogue sous pli cacheté
EXPÉDITIONS SANS MARQUE EXTÉRIEURE

J'ENVOIE discrètement Catalogue, Articles spéciaux, usage intime, Hommes, Dames et six beaux échantillons pour 1 franc. Envoi recom. 45 cent. en plus. M^{me} L. FÉADOR, 19, rue Bichat, Paris.

SITUATION lucrative, indépendante à toute personne active, honorable. S'adresser à la Société générale française, 27, boulevard des Italiens, Paris.

IMPERMOÉABLE

Marque déposée
N° 149.361



GARANTI
PUR PARA

le plus fin,

le plus solide, le plus joli de tous les préservatifs.

Six beaux échantillons contre 1 fr. 35 envoyés à la Génération Consciente, 25, rue de la Duée, Paris (XX^e).

Demandez le catalogue illustré.

ADOLPHE BRISSON

M. Adolphe Brisson est un habitué des rez-de-chaussées ; il occupe celui du *Temps* une fois par semaine, et son rez-de-chaussée de la place Saint-Georges les autres jours de la semaine. Malgré ces habitudes presque souterraines le Directeur des *Annales Politiques littéraires et commerciales* porte sur ses épaules carrées une tête, qui semble toujours descendre du premier étage. Il est long, long comme ses articles et s'il baisse son chef de si étrange façon, c'est sans doute qu'accablée par tous les honneurs dont sa belle carrière littéraire fut récompensée, sa tête elle-même se met à ses pieds.

Son visage est envahi par les poils de tous côtés : une barbe de fauve en allonge l'ovale et des cheveux volontairement hirsutes empêchent de découvrir un front, qui sans eux peut-être serait génial. Ses familiers l'appellent « capricorne », non point pour porter atteinte à la vertu de sa femme, notre « cousine Yvonne » nationale, mais sans doute parce que son profil évoque assez bien celui d'une chèvre « a... faune ». Depuis son premier échec à l'Académie française, M. Adolphe Brisson s'entête à ne plus porter de veste ni de veston. Son long corps, légèrement bedonnant, est enveloppé d'une longue redingote flottante sans forme, et qui contraste singulièrement avec l'élégance raffinée de son fils, qui n'a pu être encore bachelier, mais n'en sera pas moins un jour directeur de *Revue* et critique influent.

Des confrères envieux ou des grammairiens trop subtils, osent prétendre qu'Adolphe Brisson ne fait point bon ménage avec la syntaxe française. Un revuiste impénitent s'écria même un jour, en contemplant ses colonnes du *Temps* : « Parle-nous de lui, grammairien, parle-nous de lui ! ». Pure calomnie !

Le seul roman qu'il ait jamais écrit : *Florise Bonheur* a été très peu critiqué. Il faut dire qu'il a été moins lu encore.

Durant trente années de sa vie, Adolphe eut un sérieux concurrent dans la personne d'Henri Brisson.

Lorsqu'on parlait de Brisson à quelqu'un au restaurant, dans la rue, en province, chacun de répondre : « Brisson, ah ! oui, je connais : c'est le président de la Chambre ! ».

A présent, Henri Brisson est mort. Adolphe s'épanouit.

Délivré de son cauchemar, le gendre de Sarcey, le mari de « Cousine Yvonne » peut enfin songer sérieusement à être de l'Académie française.

Il siègera parmi les « Quarante » collaborera au dictionnaire, et les petites filles des cousines de la « Cousine Yvonne » feront passer son nom à la postérité...

« Parle-nous de lui, grammairien... Parle-nous de lui. »



(Dessin de Bib.)

SPORTEZ-



VOUS BIEN

La Vie à grandes Guides

LE JOCKEY

Pas plus haut que ça, mais grand à l'égal d'un dieu, aux yeux du public chic. De basse extraction, il a la morgue d'un grand seigneur. Haï, mais recherché. Aujourd'hui, c'est le roi du turf.

Dans le monde où l'on s'en... amuse, aucune fête ne se passera sans lui : il est la gloire et l'ornement des dîners mondains. A tu et à toi avec les personnages les plus influents, son nom est cité dans les feuilles de l'aristocratie entre les altesses royales et les plénipotentiaires en congé.

Aucun n'a cependant pu décrocher la Légion d'honneur. Il leur faut se contenter du Mérite agricole. Ne désespérons pas ; tout arrive, et un jour nous verrons peut-être sur le programme d'une réunion : Jockey X *casaque blanche, ruban rouge à la boutonnière*

Une telle considération a hyperesthésié son orgueil. De modeste serviteur autrefois, il est, de par ses exigences pécuniaires, devenu la terreur des propriétaires, et ceux-ci commencent à s'en plaindre sérieusement.

En dehors du monde et du turf, le jockey redevient lui-même. Chassez le naturel... Il fréquente les bas tripots des centres d'entraînement, joue à la passe au milieu de lads en rupture de contrat. Et sept... et sept... et douze... baraque... perdu !

Il jouera jusqu'à ce qu'il soit décavé, ce qui est fatal, car pour les professionnels de la « passe », le jockey est la poire attendue, que l'on *arrange* comme au coin d'un bois. Pour cela on le flattera, et le nigaud s'y laissera prendre en perdant généreusement — avec

d'ailleurs une pointe de plaisir — au bénéfice de ces miséreux. Puis il ira passer le restant de la nuit dans les cafés où, son nom lui assurant large crédit, il pourra boire force wiskys.

Le lendemain, plus ou moins dispos, il défendra tant bien que mal votre chance.

Ce manège durera tout le temps de sa gloire. Quand son étoile ternira, il redeviendra lad, comme autrefois — combien d'anciens cracks jockeys ne pourrait-on pas citer, qui sont dans ce cas aujourd'hui ? C'est sa vie !

En faisant ce portrait sévère, mais juste, ne soyons pas aveugles, et reconnaissons qu'il est des jockeys aux qualités de cœur et de métier indiscutables, qui méritent l'estime générale. Hélas ! pourquoi sont-ils si rares ?

LE PETIT JEU (suite)

MAURICE ROSTAND : Spleen le Jeune.

LÉO WEILL : L'indicateur des grues de Paris.

AUGUSTE DORCHAIN : Lauréat médiocritas.

MAURICE BARRÈS : Le couillon de culture.

JAURÈS : Le receveur des hypothèses.

RAOUL PONCHON : La paix j'ai soif.

BRIEUX : Le prêcheur à la ligne.

VICTOR SNELL : Le benêt rouge.

ROZEMBERG : Vingt francs après.

DECUGIS : Le maître des raquettes au Conseil d'Étretat.

JULIETTE CLARENS : La gâcheuse de Mortier.

HENRY DE JOUVENEL : L'homme des Bois.

L'INTERPRÉTATION FÉMININE DE L'OPÉRETTE DES VARIÉTÉS : Les mémèresveilleuses.

15 Centimes

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 13

Samedi 14 Février 1914

+

Le Bonnet Rouge

LA FURLANA



— Comme notre Saint Père le Pape a bien su concilier les exigences mondaines avec la morale !...

(Dessin de AUGLAY.)